



Rendre justice à James Vandrunen

COMMUNICATION DE PAUL DELSEMME

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 11 DÉCEMBRE 1999

Rendre justice à l'écrivain James Vandrunen ne signifie pas qu'il a été victime d'une injustice. Ayant limité volontairement le tirage de ses œuvres à quelques dizaines d'exemplaires, la plupart hors commerce, et se complaisant dans une pénombre qui correspondait à son indifférence envers les bruits de la renommée, il est en partie responsable de l'oubli dans lequel il est tombé. Lui rendre justice consiste à saluer le beau talent de styliste et de penseur qu'il a privé d'une audience plus large et, ce faisant, d'une chance de survie.

Francis Nautet lui consacra quatre pages de son *Histoire des lettres belges d'expression française* (1893). Mais, après l'*Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique*, le Charlier-Hanse (1958), où il avait droit à vingt lignes, il a disparu des inventaires. À l'exception de *En pays wallon* réimprimé par notre Académie en 1935, trois ans après sa mort, aucune de ses œuvres n'a été rééditée.

James Vandrunen présente une particularité plus signifiante sans doute que son mépris des hochets de la notoriété. Ingénieur civil, professeur d'université, spécialiste des voies de navigation, de l'acier et de l'électricité, il avait dressé une paroi étanche entre son activité littéraire et son activité scientifique. Il se comportait comme si sa personnalité s'était dédoublée, l'homme de science ignorant l'homme de lettres et *vice versa*, deux êtres en apparence étrangers l'un à l'autre, le premier signant Van Drunen en deux mots conformément à l'état civil, l'autre signant Vandrunen en un mot.

Il naquit au Havre le 15 février 1855 d'un père anversois, Jacob Van Drunen, déclaré commis de négociant dans l'acte de naissance, et d'une mère française, Marie-Caroline Longuet.

Son enfance eut pour cadres le port d'Anvers et, en période de vacances, le port du Havre. Ces lieux tournés vers l'au-delà des mers et emplis d'animation cosmopolite lui insufflèrent-ils dès le jeune âge la curiosité des lointains et le goût de l'aventure qui se manifestent dans son œuvre littéraire? Il est tentant de le supposer.

À treize ans, il perdit son père et se trouva sous la tutelle du capitaine Paul Chapelié (1840-1920), appelé à une brillante carrière qui aboutit au grade de lieutenant général et au titre d'aide de camp honoraire du Roi. L'évènement infléchit sa vie, entraîna selon toute vraisemblance son parcours scolaire sinueux : la pension bruxelloise Dupuich, où il côtoya Georges Eekhoud, ensuite un internat à Francfort-sur-le-Main, enfin l'Athénée royal de Bruxelles.

Inscrit à l'École polytechnique, institution toute récente, créée en 1873 au sein de l'Université libre de Bruxelles, il en sortit en 1878 avec le diplôme d'ingénieur du génie civil. Frais émoulu, il fut chargé par une société de chemins de fer de tracer entre Mettet et Acoz un embranchement de la ligne de Tamines à la Meuse. Le 29 octobre 1879, il débarqua à Mettet, où il avait ordre d'installer son bureau d'étude. Il allait passer plus de six mois dans cette région dont il ignorait tout et qu'il découvrit avec une sympathie croissante, plus forte que sa réaction initiale de citadin heurté par les mœurs campagnardes.

Ses impressions de transplanté, il les consigna sur-le-champ, ainsi que l'atteste la datation 1879-1880 figurant à la dernière page de son livre *En pays wallon*, qui ne sera publié qu'en 1903. C'est une œuvre spontanée, alerte, sensible, parée d'images et de tournures qui sont d'un styliste-né; une œuvre significative parce qu'elle fait apparaître, dira Gustave Vanzype, «le Van Drunen d'avant la *Jeune Belgique*, d'avant l'initiation à la vie littéraire, d'avant l'analyse psychologique et le tourment de l'écriture artiste, d'avant la lecture des Goncourt et d'avant les grands voyages¹».

En pays wallon est constitué de 75 petits chapitres évoquant les fêtes, les évènements, les scènes, les rencontres, les expériences, les incidents qui jalonnèrent le séjour du jeune ingénieur dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. De ce carnet de bord à mi-chemin entre le reportage et le journal intime, on pourrait

¹ Gustave Vanzype, «James Van Drunen», dans *Annuaire de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1934, p. 69-86.

dire aujourd'hui qu'il offre une radioscopie de la Wallonie rurale de cette époque-là, la région de la boue blanche, pour reprendre une expression de l'auteur, pas celle de la boue noire.

Cet ouvrage me touche et me ravit. Je prélève deux pages qui, parmi beaucoup d'autres, me paraissent révélatrices de l'aisance avec laquelle l'écrivain change de ton. Voici comment il relate une scène tout imprégnée de la familiarité de la vie quotidienne :

Le dîner était fini.

Au fond du potager, nous avons passé l'inspection des premières têtes d'asperges venant prendre l'air au ras du sol.

J'avais aidé, maladroitement, une jeune personne qui arrangeait la toilette des fraisiers; après avoir admiré les pousses déjà d'une belle vigueur, nous assemblions un bouquet de violettes, de belles violettes odorantes prises sous les feuilles, des violettes «qui ont du goût», comme elle disait... Et nous causions en patois, parce que les Wallonnes, dans leur parler tout cru, ont une grâce délurée, charmante d'audace, tandis que le français passe mal entre leurs lèvres : il y prend un accent chantonné, déplaisant, vulgaire. Nous parlions des fleurs; nous étions du même avis; il faut admirer les fleurs dans les jardins, chez elles; il faut se déranger et venir leur rendre visite; elles veulent, pour être jolies, la simplicité du grand air et les ornements qui poussent, comme elles, en liberté.

En ville, les fleurs ont un air dépaysé, embêté; et dans les mouvements compassés et poseurs de leurs feuilles, on retrouve les doigts de la modiste, comme, dans leurs senteurs, on respire l'étalage du parfumeur. Un bouquet sur une cheminée, c'est une lâcheté du goût, — c'est faux comme un lion empaillé ou une photographie de la lune ou une belle fille en religieuse... Nous étions d'accord; elle riait à pleines lèvres, s'amusait et, fouillant les plantes, elle s'allongeait; son cou se dégageait alors, fort joliment, et un bas gris, très rempli, se cachait moins que les violettes.

Autre sujet, autre écriture. L'Entre-Sambre-et-Meuse entretient la curieuse coutume des défilés militaires. Quel spectacle que ces troupes hétéroclites mobilisées dans les communes et concentrées en tel ou tel village pour le spectacle final!

Par les campagnes se pavent des défilés étonnants.

De discordes trompetées appelant la badauderie précèdent les pansus qui, ayant déniché un bonnet à poil, ont attaché sur un tablier de boucher un grand couteau de cuisine et constituent l'avant-garde de sapeurs. Puis vient, allongeant de grands pas en coups de pied, un rang d'infanterie anglaise en courte veste rouge; alors de simili uhlands à pied, et des cosaques avec de fausses barbes en étoupe; puis, une garde turque en jupes roses suivie de lanciers agitant de longs bâtons auxquels sont noués en manière de flamme des mouchoirs de couleur; ensuite, des dragons au casque bossué, et bien d'autres encore, la plupart sans désignation, car, sabretaches impériales, casques de pompier ou aiguillettes d'ordonnance, tout est bon pour ces équipements de bal masqué. Ils sont parfois plus de mille, ces soldats de ducasse enrôlés dans la joie ambulante de la pochade guerrière. En rangs déployés, ils s'avancent, sérieux, fanfarons. Ils défilent dans un orgueil mal brossé, formant un plaisant bariolis d'accoutrements fantaisistes. Les gradés, dans une gravité de statue, devant les bataillons déguisés, dirigent ce carnaval armé, ce charivari belligérant et inspectent, d'un œil qui ne plaisante pas, le bon ordre des lances en fer blanc et des panaches en paille, — et à plein souffle, trompetant et buccinant, des hérauts arlequinés sonnent la charge.

Longuement, ces légions travesties, démençe guerroyante, ce mardi-gras de caserne, ce militarisme de toqués, en zigzags de troupes en débandade, passe, — comme la folie d'une armée².

Tel qu'il était prévu, le tracé de chemin de fer auquel travaillait Van Drunen coupait un angle du parc du château d'Acoz. Il dut évidemment prendre contact avec le propriétaire, Octave Pirmez, dont il n'avait rien lu alors et qu'il approcha sans savoir que le hasard met-tait sur sa route un être exceptionnel. Il s'en avisa bientôt, rencontrant souvent le châtelain d'Acoz, qui, en promenade dans la campagne, visiblement recherchait sa compagnie. Le soir, il notait dans un carnet de nivellement les thèmes de leurs causeries, les propos qui l'avaient frappé. Ces

² Dans l'amusante page de *La Belgique* (1888) où il est question de la parade de Walcourt, Camille Lemonnier — bien avant la publication de *En pays wallon* — se divertira aussi de l'apparence carnavalesque des marches de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Les spécialistes et les fervents de ces marches militaires s'offusquent des descriptions qui, selon eux, trahissent l'esprit et la poésie d'une longue et vénérable tradition folklorique, manifestation de l'âme d'une région. Voir à ce propos le bel article de notre confrère Roger Foulon, *Les écrivains et les marches militaires d'Entre-Sambre-et-Meuse*, dans *Tradition wallonne*, revue annuelle de la Commission royale belge du folklore, 1989, article qui signale l'abondante bibliographie scientifique et littéraire du sujet.

notes, une quinzaine d'années plus tard, l'aidèrent à tracer d'Octave Pirmez un portrait physique, moral et intellectuel dont il n'existe rien de comparable dans la bibliographie³. On y relève des observations saisissantes, comme celle-ci, qui montre que l'ingénieur avait pris la mesure exacte d'un penseur dont le système d'analyse reposait totalement sur une vision poétique des choses :

Pirmez s'efforçait de s'élever assez haut pour embrasser le tout, et, en spiritualiste, considérer une nature symbolique, réconfortante. Le détail, il ne voulait le voir que comme le bout d'une révélation que le grand mystère laisse passer. Il avait un non-intérêt pour le fait, pour le phénomène matériel. Les combinaisons positives de lois physiques étaient du domaine du vulgaire, la précision lui semblait banale, faite pour être comprise de tous. Une démonstration, une expérience devenait la réduction d'un phénomène mis à la portée des convictions du premier venu; et il estimait qu'il y avait presque du comique et de l'enfantillage à mettre la nature dans des creusets sur un fourneau et dans des tubes à réactifs comme dans les petits pots d'une cuisine ridicule en dépit de son titre pompeux de chimie. La matière, cette «épouse inséparable», le gênait; il voulait s'en dégager pour ne s'arrêter qu'aux idées qui peuvent germer dans les faits; et j'ai remarqué combien ce romantique de la philosophie, – qui donnait une existence au paysage et se faisait un ami, un confident d'un coin de bois ou d'une sinuosité de ruisseau – procédait par personnification en sentimentalissant les choses, en prêtant des douleurs, des résignations, des desseins à toute matérialité.

En 1883, Van Drunen publiait ses premiers travaux scientifiques : *Projet d'un canal danubien*, *Le problème des estuaires* et, dans *L'Ingénieur-conseil*, «L'exploitation des chemins de fer en Italie». En 1884, la Société générale des chemins de fer économiques de Bruxelles l'envoya en mission à l'étranger pour étudier cinq projets de voies ferrées. Il en ramena la matière d'une thèse, *La détermination des recettes et dépenses probables d'un chemin de fer projeté*, qui lui valut en 1885 le grade d'ingénieur agrégé de l'Université et qu'il fut autorisé à publier (Imprimerie générale, Ixelles).

Peu de temps avant, il avait été introduit dans le cercle des Jeune-Belgique, conquis par l'originalité de *Flemm-Oso*, l'ouvrage qu'il avait publié en automne

³ Henry Maubel et James Vandrunen, *Octave Pirmez. Impressions, Souvenirs*, Bruxelles, Imprimerie générale, 1897.

1884 sans nom d'auteur et qu'il avait adressé comme on lance à la mer une bouteille contenant un message — à quelques hommes de lettres⁴. C'est ainsi que Georges Rodenbach, par hasard, découvrit le livre entre les mains d'un ami, en lut quelques pages et s'émerveilla. Il avait rencontré Van Drunen dans la famille de Caroline Popp; ce contact l'encouragea à lui écrire sur-le-champ pour lui dire combien il admirait *Flemm-Oso* et quelle avait été sa surprise en apprenant qu'il en était l'auteur.

Pourquoi l'anonymat? Rodenbach protestait : «Mais les choses ne se passeront pas comme vous le rêviez, monsieur le modeste. Nous allons tapager, claironner et crier au-dessus des toits que vous venez d'écrire un livre exquis⁵.»

Un dimanche après-midi de novembre 1884, Rodenbach l'amena boulevard du Nord (plus tard boulevard Adolphe Max), dans la modeste taverne du père Coulomb où se débitait un excellent vin de l'Algarve et dont l'arrière-salle était le bureau de rédaction de *La Jeune Belgique*. Max Waller, Albert Giraud, Georges Eekhoud, Francis Nautet étaient là, accueillant le nouveau venu comme un des leurs. Entre le 1^{er} janvier et le 20 décembre 1885, *Flemm-Oso* parut en fragments dans sept livraisons de *La Jeune Belgique*, et le 8 novembre 1884 déjà, Edmond Picard écrivait à l'auteur : «Je crois que dès demain *l'Art moderne* pourra donner un extrait important de cette œuvre, plus tard viendra un compte rendu.»

Flemm-Oso est le nom d'un indigène (imaginaire) des îles Fidji qui, vers l'âge d'onze ans, avait été enlevé par un négrier allemand. Un jour il sauva la vie à un enfant de son ravisseur. Par reconnaissance, on l'envoya faire des études en Angleterre. Le narrateur — il s'appelle Flanoche, on ne l'apprend qu'à la dernière page du livre — raconte comment il le connut en Belgique et pourquoi il se prit d'amitié pour cet être étrange, déconcertant, qui, toujours imbu de sa primitive

⁴ *Flemm-Oso* n'était pas la première publication de Vandrunen dans le domaine des belles-lettres. En 1883, il avait fait paraître un opuscule de douze pages, *Une séparation...*, sous-titré «monologuet» et signé du pseudonyme Flanoche. Francis Nautet signala cette œuvrette dans une note au bas de la page 143 du tome II de son *Histoire des lettres belges d'expression française*, mais sous un titre erroné, *Une réparation*, et sans commentaire. Le sujet, fort mince, rappelle *Les regrets sur ma vieille robe de chambre* de Diderot. L'objet regretté ici est la boîte aux lettres que des ouvriers ont arrachée pour repeindre la porte où elle était encastrée. Flanoche aimait tellement cette fidèle et familière boîte qu'on va remplacer par un modèle breveté! Léon-Louis Sosset eut communication de ce texte et le fit insérer dans *La Vie wallonne* du 15 décembre 1938.

⁵ Lettre inédite figurant dans «Lettres autographes adressées à James Van Drunen», deux volumes reliés déposés à la Réserve précieuse de la Bibliothèque de l'U.L.B.

simplicité, «voyait à travers une atmosphère personnelle ce monde européen dans lequel il était tombé comme on tombe dans une rivière⁶». Le narrateur relate ce que Flemm-Oso lui disait. Evidemment, c'est Van Drunen qu'on entend, plus exactement le Vandrunen dont le nom de plume littéraire s'écrira dorénavant en un mot, le Vandrunen qui livre ici ses réflexions sur l'humanité, la société, la religion, la morale, la politique, la musique, le théâtre, les femmes, dans un style impressionniste, constellé d'épithètes chatoyantes et d'images insolites.

En guise d'exemple, je cite un fragment de la longue séquence où Vandrunen décrit les associations sensorielles et les correspondances mentales suggérées par la musique au pouvoir envoûtant. L'objet est une œuvre symphonique, non désignée. Je saisis le moment où l'orchestre, après un déchaînement des cuivres et des cordes, se calme :

Les accords de la noire musique passent plus lents, et, comme des papillons qui volettent après l'orage, de sinueuses assonances naissent, jettent de pâles notes, vibrent légères et, dans un silence, s'envolent angéliquement... Le calme vient roulé sur un trémolo de contrebasse et apaise. Un gazouillement de notes claires se disperse, comme un envollement d'insectes d'or, en riantes arabesques dans l'austère tranquillité d'une antique forêt. Par les grandes allées, sous les frondaisons, dans la pureté des senteurs, ce sont les coins de nature, les clairières ensoleillées, les bruits doux, la chanson du vent, les causeries d'oiseaux... les harmonies détaillées se succèdent comme des désirs enfantant des désirs, passent et se sauvent en phrases lestement fuguées. Sur un accompagnement qui a des douceurs de mousse, des accords dansent, et la ritournelle pimpante raconte un batifolage vaporeux, une ronde de nymphes qui dénouent leurs colliers : les perles, une à une, tombent dans l'étang vert, et le rire de ces filles résonne clair sur les harpes chatouillées. Un ruisseau court en sonores transparences, des roses s'effeuillent, les trilles font des minauderies, des timbres d'or s'ouvrent comme la fleur du nénuphar, et ce tableau tranquille, dans son orchestration frissonnante et sensuelle, est pur et suave comme un madrigal dit par un rossignol. Sur les vibrations en fleurs tombe une belle lumière, un éblouissement. Les gammes subtiles courent cabriolantes, les arpèges se dressent et filent dans un miroitement qui fascine, et l'esprit,

⁶ Le manuscrit de l'ouvrage (Réserve précieuse de l'U.L.B.) révèle que le titre primitif était *Lettres insolentes*. Il ne convenait pas puisque *Flemm-Oso* n'est pas un récit épistolaire. Mais il confirme que Vandrunen concevait son livre comme une variante des *Lettres persanes*.

enchaîné, docilement obéit au Maître et, perdu dans une vision harmonisée, voit, contemple, admire la Nature magnifiée.

James Vandrunen ne laissa pas sur leur faim les admirateurs de *Flemm-Oso*. En 1886, il leur offrit *Elles*, le «cahier d'amour» où il évoque les femmes qu'il a aimées en pensée uniquement, une semaine, un jour, une heure, et aussi celles qui ont accroché son regard par quelque singularité. Au total, vingt-deux portraits de femmes, maîtresses chimériques ou apparitions fugitives, les unes et les autres décrites avec le souci d'adapter la forme et le ton à la diversité du défilé. L'ouvrage était signé; mais, tiré à cent cinquante exemplaires, il n'était pas mis en vente. L'année suivante paraissait une curieuse plaquette, *Forêts*, cinq descriptions en prose poétique : *Forêt bleue*, *Forêt rousse*, *Forêt blanche*, *Forêt rose*, *Forêt noire*. Cent exemplaires hors commerce, imprimés sur papier couleur terreau en cinq teintes différentes, bleu, roux, argent, rose, noir : cette originalité fut saluée par la presse.

Tandis que l'écrivain prenait rang parmi les Jeune-Belgique et que sa comédie en un acte *Par téléphone* (composée en collaboration avec Edmond Cattier) obtenait un succès au théâtre du Parc en janvier 1887, l'ingénieur Van Drunen se préparait à monter en grade dans la carrière universitaire. En novembre 1887, nommé chargé de cours, il recevait le cours de Métallurgie; l'année suivante, on lui confia l'enseignement — fort lourd — des Constructions du génie civil. En 1890 (l'année où l'École polytechnique devint Faculté), il était désigné comme titulaire de deux autres cours : Technologie (fer et acier), Architecture industrielle. «Cette accumulation de charges nous déconcerte aujourd'hui, dira le professeur Édouard Bogaert faisant l'éloge de son collègue décédé, mais il faut se rappeler que l'existence matérielle de l'École polytechnique, comme celle de l'Université d'ailleurs, tenait du miracle, et n'était possible que grâce à des hommes comme Van Drunen, assez attachés à la maison de Verhaegen pour assumer des charges professorales écrasantes tout en cherchant au dehors des ressources nécessaires à leur existence⁷.»

⁷ Édouard Bogaert, «Notice sur la vie et les travaux de James Van Drunen, professeur honoraire à la faculté des sciences appliquées», dans *Rapport de l'Université libre de Bruxelles sur l'année académique 1932-1933*, Bruxelles, Édition de l'Université, 1934.

Ces revenus accessoires que l'insuffisance du revenu principal rendait indispensables, Van Drunen les puisait, semble-t-il, dans certaines activités que révèlent les documents épars de son curriculum. Intéressé par le récent développement industriel de l'électricité, chargé d'ailleurs à l'Université, de 1894 à 1898, du cours Application de l'électricité, il fut pendant de longues années le directeur de la Société d'électricité des galeries Saint-Hubert. Il faisait aussi du journalisme. Au début de sa carrière littéraire, il fut le rédacteur en chef du «minuscule journal» *Le Petit Touriste*, publié par les filles de Caroline Popp et qui réalisa l'exploit de paraître 23 fois. À *L'Indépendance belge*, il collabora au supplément *Le Mouvement économique* et, de 1894 à 1914, il assura la critique dramatique.

En 1898, c'est comme représentant du *Petit Bleu* qu'il participa, en compagnie de nombreuses personnalités belges et étrangères, à la visite officielle du chemin de fer des Cataractes reliant Matadi au Stanley-Pool, premier tronçon du réseau ferroviaire congolais. Cette expédition le submergea d'impressions qu'il coula dans la prose fastueuse des *Heures africaines*⁸, la seule de ses œuvres qui ait bénéficié, avec son accord, d'une diffusion commerciale.

Il y a, dans la vie et l'œuvre de Van Drunen, une dualité exempte, semble-t-il, de conflits, de tourments. Cet homme de science exerçait un métier qui le passionnait, qui ne contrariait pas sa vocation d'artiste, à laquelle il donnait libre cours aux heures choisies. L'esprit scientifique et la sensibilité artistique entretenaient en lui des rapports de bon voisinage; la rigueur de l'un ne contestait pas la fantaisie de l'autre, et le souci de la précision les rapprochait. La précision n'est pas le monopole de l'homme de science. L'auteur de *Flemm-Oso*, *d'Elles* et de *Forêts* la tenait pour une exigence de son travail de styliste. Aucune de ses œuvres n'en témoigne davantage que *Quillebœuf Vieillesse en bleu et noir*, publié sans nom d'éditeur et sans date (les comptes rendus parurent en 1888).

En villégiature à Honfleur, l'écrivain avait eu l'idée de donner une forme littéraire à la légende du rocher de Quillebœuf, dangereusement situé à l'embouchure de la Seine et qui serait, selon la tradition populaire, un vestige du château d'un redoutable et tyrannique seigneur contemporain de Louis XI, le sire

⁸ Première édition en 1899, chez l'imprimeur Ch. Bulens; seconde édition, augmentée de pages sur l'Algérie et la Tunisie, en 1900, chez Georges Balat.

de Bourrepierre, dont la fille, la douce et pieuse Yvette, désirée par Satanus et harcelée de ses diaboliques machinations, fut sauvée finalement grâce à Sequana, la reine du fleuve. Dans l'introduction, l'auteur explique son dessein : «J'ai voulu écrire cette apparition d'un temps mort, réveillé un instant sous la mélancolie des rayons éteints du passé. Ce serait une grande histoire à bibelots, une scène de légende, candide et diabolique, enchâssant ce que j'ai admiré en cette région, meubles et bijoux rares et anciennes coutumes; et cela, décrit et dessiné avec des mots patients, fouillant le détail, avec des manies de collectionneurs et des minuties qui retournent et soupèsent. C'est un travail de tapisserie littéraire, lentement accompli avec l'amour des plus menues choses et la poursuite passionnée de la nuance.» Un peu plus loin, il fait cet aveu : «Dans cette évocation de la fin du XV^e siècle, il a bien fallu animer un peu d'action, — encore trop, malheureusement. Car j'aurais voulu suspendre tout mouvement et ne faire qu'un spectacle raconté au présent, se passant sous mes yeux et m'environnant de ses scènes.» Voilà qui est clair : l'œuvre idéale est celle qui n'existe que par sa forme, dont la seule raison d'être est la forme, à savoir un projet d'art. C'était le rêve de Flaubert. L'ouvrage qui répond à cette conception est destiné, forcément, à des lecteurs triés sur le volet, *a happy few*. Vandrunen affectionnait les tirages confidentiels, ce n'était pas un caprice.

L'écriture artiste connut une grande faveur à l'époque de la Jeune Belgique. Elle marqua James Vandrunen, lecteur fervent des Goncourt. Elle est particulièrement visible dans *Quillebœuf*, dont le sujet, «une grande histoire à bibelots», justifie la présence élevée de vocables rares ou sortis de l'usage. Voici un échantillon : trois paragraphes décrivant Messire Satanus et une partie de son escorte.

Alors, vient un joli héraut sur un gracieux cheval espagnol dont la muserolle est faite de plaques de cuivre découpées à la mode allemande. L'homme est vêtu d'une journée de drap de pourpre clair et doré; et comme cette casaque sans ceinture est ouverte, et que les manches sont fendues pour le jeu des bras, on peut voir la blanche doublure d'hermine de ce vêtement de prix ainsi que les manches du surcot, lesquelles sont vertes comme de jeunes feuilles de poirier. Les jambes de ce héraut sont armées de cuissots, et son chapeau de velours jaune porte des ornements d'or.

Il précède le Seigneur très illustre de la troupe, lequel, preux et hardi, s'avance en grand triomphe, magnifiquement revêtu de ses insignes militaires et seigneuriaux, paré d'un éclatant costume galant et guerrier, et monté sur un destrier sauvage, fougueux comme Babiéca, le cheval de Rodrigue Diaz de Bivar, le Cid Campéador. Son armure légère est ornée de garnitures d'or et d'argent, de pierres précieuses, d'émaux de tons variés, de nielles et de filigranes et d'autres ouvrages repoussés et ciselés. Il n'a point à ses côtés son coustillier ordinaire. Un écuyer porte sa lance.

Des piétons et des soudoyers, hommes hauts et carrés, fiers et superbes, regardant de droite et de gauche, pleins de menaces, marchent derrière ce maître. Ce sont soudards balafrés des compagnies franches; ils vont, sans ordre, avec leurs longues heuses dont la fente lacée serpente et semble leur mordre le mollet. Les uns, en salade vénitienne et habillés de neuf, sont brillants; d'autres portent des armes diverses et traînent des appareils anciens ou nouveaux; ils ont même un canon à main; deux hommes ont une arme peu connue : une vouge, ce qui est un fauchard assez court et armé d'une dent plate. Un autre porte un hoqueton piqué de têtes de clous d'or; d'autres encore sont, comme des nobles, munis de guisarmes (ce qui est le véritable nom des javelines à deux fers tranchants et pointus). Parmi ces guerriers, on voit derechef des archers portant des brigandines de dix livres dont les plaquettes d'acier, cousues sur du cuir, brillent comme des écailles; puis, des hallebardiers suisses et allemands armés de fauchards longs et aigus, et aussi des piquiers semblables à ceux que Charles le Téméraire a placés dans son infanterie; enfin d'autres encore, portant des arbalètes curieuses et, comme les Italiens, des rondelles en cuir bronzé ou bien des poignards flamands à lame étroite et des piques à long fer et bien d'autres engins étranges, comme des langues de bœuf sans ailerons et des marteaux d'armes à trois longues dents au bout d'une hampe et encore beaucoup de choses inconnues.

Aux antipodes de *Quillebœuf*, rêverie d'artiste, *Le Trottoir* (1889, cent exemplaires hors commerce) présente une suite d'instantanés de la vie citadine saisie dans l'optique naturaliste, celle des Goncourt, non pas celle de Zola. Entre ces séquences plus descriptives que narratives s'intercalent des réflexions désabusées qui rappellent les propos de *Flemm-Oso*. Une citation : «Gouailleur et cynique, le trottoir, indifféremment, accueille les férocités de la vantardise repue et le fiel des haines qui complotent, l'effronterie des tire-laine et la morgue du nouveau décoré; le poète y pêche des songes, de jeunes ambitions y échafaudent l'avenir, des rêves y

tombent, l'aile cassée, dans le crachat du voyou, — et la fille à louer le caresse des volants de sa robe neuve.» Propos pessimistes assurément. Le pessimisme est lié au dédoublement de Van Drunen-Vandrunen. L'ingénieur appartenait à son siècle, le siècle des premiers grands progrès scientifiques et techniques. Il étudiait les chemins de fer et les canaux, il enseignait la métallurgie et les applications de l'électricité, il devint un spécialiste de l'acier. Impliquant une certaine foi en l'avenir de l'homme, ces études, ces travaux réclament une intelligence qui n'est pas moins aiguë lorsqu'elle constate le désolant écart entre la courbe du progrès matériel et celle de l'évolution morale de l'humanité. Le pessimisme, aux yeux de Van Drunen, n'était pas une hérésie dont l'homme de science aurait eu à rougir.

Ses activités professionnelles l'amenaient souvent à l'étranger. Il parcourut la France, l'Italie, la Hollande, la Suisse, l'Autriche, la Hongrie, la Serbie, la Roumanie. De ses voyages, il rapportait une masse de notes qu'il avait plaisir, au retour, à transcrire dans la prose colorée et animée dont il avait acquis la maîtrise. On observe que nul texte ne révèle pourquoi il se rendait ailleurs; c'est une information qu'il cachait par discrétion ou dont il ne voyait pas l'utilité. Son premier essai dans ce genre de reportage date de 1888 : *Viennoiseries*, quelques croquis de Vienne, «ce Paris oriental», publiés d'abord dans *La Société nouvelle*, puis en une plaquette imprimée chez la veuve Monnom. L'œuvre qui suivit, intitulée *À l'aventure*, est de beaucoup plus importante avec ses trois volumes, parus également sous la marque de Monnom, le premier en 1889, les deux autres en 1890. Ce ne sont pas des relations de voyages, mais des «carnets de route» où sont recueillis, comme dans un herbier, les souvenirs des spectacles fugitifs et les imprévus du hasard⁹.

Retrouvons James Van Drunen à la Faculté des Sciences appliquées de l'Université de Bruxelles. En 1893, il accepte de faire par intérim l'important cours Exploitation des mines. Marque d'un grand dévouement, car ses recherches, alors, sont orientées vers l'acier. En 1892, il donne à l'Imprimerie des travaux publics *La constitution des aciers et la température de trempe*. En 1893, il publie chez Rozez, l'éditeur de la fameuse «Bibliothèque belge des connaissances modernes», *L'acier dans la construction*, un ouvrage de premier ordre et d'actualité au lendemain de

⁹ Le manuscrit de *À l'aventure* (Réserve précieuse de l'U.L.B.) montre que plusieurs textes parurent d'abord dans des périodiques (*L'Artiste*, *La Société nouvelle*, *L'Éveil*) et dans *L'Indépendance belge*.

l'Exposition de Paris de 1889, qui a été l'apothéose de l'architecture du fer. Ce livre de Van Drunen contient des pages dignes d'une anthologie de la littérature technique. On pourrait donner en exemple ces quelques lignes :

Il semble certain que le fer ou l'acier employé en grandes masses, en vastes ossatures bien apparentes, avec des procédés de construction sincères et avouant leurs agencements, offre des ressources nouvelles à l'art et se prête à de beaux ensembles, à de grands effets décoratifs. Nous ne nous rendons pas encore tout à fait compte de cela, parce que nos habitudes nous ont fait une éducation qui a ses exigences, et un peu ses traditions; notre œil s'est habitué à certaines constructions de briques, à de forts soubassements en pierre de taille, à des édifices qui, par leur massive carrure, semblent affirmer leur vigoureuse résistance; et, peut-être, les formes, avec leurs treillis à jour et leurs minces poinçons, conservent-elles encore, pour bien des personnes, un aspect trop léger, un air de construction rapide et provisoire. Mais ceux qui ont eu l'occasion de voir et d'étudier des travaux métalliques, ateliers, ponts ou viaducs et qui, après ces poutres sèches et rigides, ont contemplé le hall des machines et les palais du Champ-de-Mars, sont frappés de la grâce et de la parure seyante prises par ce vilain et dur métal; ils ont été convaincus, et convaincus d'une façon décisive, que le fer devient le précieux auxiliaire de l'architecture moderne.

En 1900, l'homme de lettres retourna chez l'éditeur de ses premiers ouvrages, l'Imprimerie générale, pour *Des Ritournelles*, recueil épais (410 pages) de chroniques, de réflexions, d'anecdotes, troussées à la manière des billets du jour des quotidiens, relatives pour la plupart à la vie bruxelloise et, de toute évidence, extraites de journaux où elles avaient paru d'abord. Mais l'auteur n'en révèle rien, comme si ses textes étaient de la veille. Il ne les a pas disposés dans un ordre qui serait celui des matières; il a préféré le désordre, «le désordre d'un tiroir renversé», pour reprendre l'expression dont il use à propos d'un autre recueil, *À l'aventure*. Celui-ci, *Des Ritournelles*, devait être son avant-dernière publication littéraire. La dernière parue de son vivant, *En pays wallon* (1903), était, rappelons-le, une œuvre écrite treize, quatorze ans plus tôt.

Une lourde charge attendait James Van Drunen, celle de recteur, qu'il remplit pendant les années académiques 1901-1902 et 1902-1903, profondément pénétré de sa responsabilité et de ses devoirs. Les deux discours rectoraux qu'il

prononça, *La philosophie de l'industrie* (Bruylant, 1901) et *L'esprit mathématique* (Bruylant, 1902), sont des modèles du genre. Qu'en témoigne ici une page empruntée au premier : que de choses dites en quelques mots! «L'ingénieur, certes, professe la plus grande vénération pour le savant, dont il met à fruit les découvertes. Mais il estime que l'un et l'autre, dans des régions distinctes de la société, sont nécessaires. La science pure veut du recueillement, de la contemplation, loin du tapage des constructions, en dehors de la fièvre manufacturière; comme les anciens prophètes, elle médite à l'écart, elle se retire sur les hauteurs abstraites; et quand elle descend vers nous, c'est pour apporter la parole révélatrice : nos savants sont les augures souverains reclus dans la sphère des théories, et dont nous attendons les formules annonciatrices... Mais la réalisation de ces formules est une autre et grande difficulté qu'il faut considérer sans l'ordinaire hypocrisie des dégoûts devant le mélange de la science et des affaires. Les grandes variations exécutées sur la souillure du lucre sont inspirées par une maladroite dignité et par une médiocre connaissance des hommes et de leurs faiblesses. Notre nature est telle, que l'intérêt reste le plus puissant et l'indispensable levier pour forcer la réalisation; et la fédération des intérêts individuels accomplit des merveilles qu'il serait utopique de vouloir obtenir autrement.»

Nommé professeur honoraire en juillet 1925, il consentit à faire durant une année encore son cours de Métallurgie.

James Vandrunen mourut le 14 novembre 1932 à Ixelles, rue des Champs Élysées, son domicile. Il fut incinéré à Paris, conformément à sa volonté.

Les inédits qu'il laissait, au nombre de trois — *Approximations*, *Je me disais* et *Le Hasard*, sous-titré *Le facteur hasard dans les relations humaines* — prouvaient qu'il n'avait jamais déposé la plume. Jusqu'au bout, il avait eu des choses à dire, plus exactement à se dire¹⁰.

¹⁰ En mars 1933, M^{me} James Van Drunen fit à la Bibliothèque de l'Université libre de Bruxelles le don de toutes les œuvres littéraires de son mari, douze volumes reliés. Elle y joignit les manuscrits originaux et les inédits. L'année suivante, elle ajouta à ce don l'ensemble des lettres reçues par l'écrivain au cours de sa carrière de littérateur.

La Revue de l'Université de Bruxelles accueillit *Approximations* dans ses livraisons de l'année académique 1933-1934. Un livre tiré à trente-cinq exemplaires a réuni les textes publiés par la revue.

Cette œuvre posthume, divisée en onze rubriques correspondant à des thèmes de réflexions (science, sentiment, progrès, philosophie, art, etc.), projette sur la personnalité souvent énigmatique de Van Drunen une lumière qui dissipe divers malentendus. Le vieux professeur se regarde, il exécute son autoportrait : «Parce qu'il était timide, on l'avait déclaré orgueilleux; parce qu'il était méditatif, on le croyait misanthrope. Et des observateurs, aussi prestes que maladroits, lui avaient conféré un caractère désagréable... Il avait laissé dire. D'autre part, n'ayant, par défaut d'aptitude, cultivé ni l'intrigue, ni le quémandage, il était sans influence, — donc sans amis. En somme, cet homme très doux n'était pas doué du fluide sympathique. Isolé par ce manque de pouvoir attractif, et ayant, sans acrimonie, réduit ses dépenses sentimentales, il s'était habitué à vivre avec lui-même, se contentant de ses songeries en manière de conversations¹¹.»

Copyright © 1999 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Paul Delsemme, *Rendre justice à James Vandrunen* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1999. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/delsemme111299.pdf>>

¹¹ À rapprocher du portrait esquissé par Georges Kaïser, dans *La Jeune Belgique*, 1er août 1888, pp. 263-264 : «James Vandrunen, un grand et solide garçon, appartient à la race des timides déconcertants. Dès la première rencontre, on sent dans cet homme la volonté de ne se livrer qu'à bon escient, en même temps qu'une faculté d'observation pénétrante, dont on appréhende un peu l'exercice. Sa timidité, qui est plus exactement une propension à l'effarouchement, ne va pas sans quelques audaces accidentelles. Elle ne l'a point empêché de produire beaucoup et de se produire un peu. Elle a laissé voir assez de lui pour que, dans les deux mondes où il vit, celui des savants et celui des gens de lettres, on l'apprécie hautement. C'est un ingénieur de mérite et c'est un écrivain de valeur. Il est l'auteur de sérieuses études sur des questions techniques et de plusieurs écrits d'observation piquante et de séduisante fantaisie. Quand il n'est pas d'humeur chagrine et quand il s'anime à parler de choses qui l'intéressent, il s'exprime rapidement, par petites phrases pressées, scandées de brefs élans, avec des regards où défilent les curiosités. Ce taciturne est parfois bavard.»